

EDEN

Série de 6 épisodes (280')

(Réalisation : Dominik Moll, France-Allemagne, ARTE, mai 2019)

Une plage au soleil sur l'île grecque de Chios. Des touristes se prélassent et ne bougent que pour aller acheter une glace... Ce décor idyllique de vacances s'interrompt soudain : de la mer surgit un canot pneumatique surchargé d'immigrants qui, une fois sur le sable, courent pour vite disparaître sous les arbres. Cette scène rapide, d'autant plus sidérante qu'elle se passe dans un silence glaçant, ouvre la série de Dominik Moll consacrée aux réfugiés tentant de gagner l'Europe. La crise migratoire est devenue un sujet quasiment incontournable dans les fictions cinématographiques comme dans les documentaires, au point que le périodique *Marianne* titrait l'an passé : « le film sur les migrants, un

nouveau genre ». Le *Huffington Post Québec* avait déjà établi, en 2015, une liste des « dix films pour briser les clichés sur les migrants ». En fait, tout le champ culturel s'est approprié le drame de ces exilés – littérature, arts plastiques, et même musique, comme en témoigne la dernière création du compositeur Philippe Manoury, *Lab. Oratorium*.

Cependant, la saga entreprise par le cinéaste franco-allemand se démarque de toutes les œuvres cinématographiques antérieures, d'abord par l'ampleur de la série dont il a rappelé la genèse lors d'une *master class* de mars 2019. Le projet, initié deux ans avant par une équipe de producteurs et diffuseurs des deux côtés du Rhin, était dans une impasse quand on fit appel à lui. Peu satisfait des scénarios déjà proposés qu'il estimait trop caricaturaux, il participe à leur réécriture, accumule une documentation substantielle, intègre parfois les expériences vécues par certains acteurs de la série, eux-mêmes Syriens réfugiés en France ou en Allemagne. C'est une expérience inédite pour lui, plus familier de la fiction (rappelons son grand succès de 2001, *Harry, un ami qui vous veut du bien*).

L'exactitude constitue son exigence première : les séquences dans un camp de réfugiés sont enregistrées dans un vrai camp, celui de Skaramagas près d'Athènes. Pour respecter la diversité linguistique des migrants

FILMS

et de leurs pays d'accueil, la série est également tournée simultanément en cinq langues (celles qu'on entend : allemand, français, anglais, grec, arabe).

Mais authenticité ne signifie pas reconstitution naturaliste plate : le cinéaste veut « mettre des visages sur des histoires », introduire l'émotion, sans pathos, pour révéler le poids de la souffrance dans l'itinéraire jonché de morts de ces réfugiés – terme qu'il trouve d'ailleurs trop réducteur. Il fait se rencontrer cinq destins bien identifiés : deux frères venus du Nigéria et hébergés dans un camp grec, un jeune Syrien accueilli en Allemagne par une famille bienveillante et un couple de Syriens installés provisoirement à Paris. L'originalité de Dominik Moll est d'éviter tout manichéisme en faisant surgir les ambiguïtés des deux côtés : chez les migrants, mais aussi chez les « aidants », dont les motivations sont loin d'être toujours limpides. Ainsi, les deux vigiles grecs du camp, piégés par la peur du chômage, vont dériver inexorablement du mensonge au meurtre. La misère qui gangrène leur pays se voit dans les images de bidonvilles à l'infini ou de zones désertiques ingrates. Les victimes se rencontrent en fait des deux côtés. La bonne conscience du couple allemand s'avère aussi d'une naïveté maladroite, excessive pour leur fils adolescent qui se sent délaissé au profit du jeune Syrien. De leur côté, les deux Syriens logés à Paris n'ont pu faire table rase d'un passé trouble qui les rattrape en exil.

Le comble de la complexité s'incarne en la personne d'Hélène (Sylvie Testud, remarquable de sobriété),

jeune femme d'affaires qui tente de concilier rentabilité et humanitaire par la création de camps de réfugiés à gestion privée. En constant mouvement dans sa recherche pathétique de subventions, finalement obligée de capituler au profit d'un groupe financier plus cynique, elle représente aux yeux de Dominik Moll la position indécise de l'Europe face au problème des migrants.

Eden s'avère ainsi le premier grand récit européen sur les déracinés du monde où le réalisateur, dépassant le film d'enquête, fait œuvre créatrice sur le plan formel. La structure morcelée, en zigzag, annoncée dès le générique par un chevauchement d'images, va faire alterner les personnes et les pays, intégrer des éléments de suspense et des indices adroitement distillés pour maintenir l'intérêt des spectateurs, mais aussi correspondre à la découverte progressive des zones d'ombre de chacun des protagonistes. L'évitement systématique des clichés de carte postale pour touristes à Athènes ou à Paris, le choix de couleurs froides ou délibérément ternes, les travellings dans d'interminables couloirs, l'omniprésence d'obstacles – barrières, grillages, portes fermées – élaborent une esthétique du blocage, du labyrinthe sans issue. La fin non conclusive, inversion terme à terme de la séquence d'ouverture, ne suggère guère de solution tout en refermant la boucle narrative : le jeune Nigérian part sur un autre petit bateau, de nuit cette fois. Pour aller où ? Son rêve d'Angleterre, l'éden fantasmé de tous ces réfugiés, ne sera peut-être pas au bout du voyage.

ANNE-MARIE BIDAUD